

Pourquoi écrire... pour quoi inscrire ?

Pierre Danhaive

« Elle flotte dans l'ombre d'une déchirure qui n'est plus identifiable. La trace s'insinue jusque dans son vêtement. [...] Aujourd'hui elle trace la trace, c'est tout ce qu'elle se soucie de faire. Informer l'avenir du passé, voilà son présent. C'est trop lourd pour elle. [...] car la trace est aussi la cicatrice ; elle ne tolère pas d'être oubliée. [...] la trace s'interpose. Tu n'écriras que moi, *car seule je suis féconde.* »¹

Qu'est-ce que l'écriture ? A quoi sert ce jeu avec des lettres ? Est-ce la recherche de la trace, cicatrice de la jouissance « perdue » avec le langage, avec l'espoir que s'inscrive enfin une rencontre réelle entre les sexes, une jouissance *comme-une* du corps ici et maintenant, par la grâce d'une lettre qui tomberait... là où *il faut*, là où *est le faux* (objet), là où est la faute (originelle) ? Comme le laissent entendre certains écrivains.

Mais « la trace n'est pas cernable. Le cerne est une marbrure autour d'une plaie. [...] Je suis un hurlement à jamais inouï, dit la trace. »² A jamais refoulé, dirons-nous, car non inscrit, tel le signifiant manquant, trace d'un trou dont l'écriture cherche la lettre.

L'écrivain, autre hypothèse, souhaite que s'inscrive, pour lui et pour d'autres,

1. Cl. Fourier, *La Trace*, Paris, édit. Bartillat, 1999 (nous soulignons).

2. Ibidem.

ce qui est écrit de toujours, par la magie de la juste lettre, qui lui donnerait la paix, enfin.

La lettre est la trace du réel, qui, comme telle, fait signe. Signe d'une perte réelle à subjectiver, i.e. à symboliser, à inscrire dans l'Autre, afin qu'elle se transmette.

La recherche de la trace, de la lettre, par le biais de l'écriture est-elle une alternative, toujours plus ou moins douloureuse – castration oblige –, dans la quête de la jouissance qui, bien qu'impossible, cependant toujours insiste ? – Nous essayerons de montrer pourquoi. – Une tentative qui utilise le symbolique pour tâcher d'exister dans le réel, et non seulement y *ek-sister* ?

Ce type de *sublimation* utilise la perte que représente la lettre dans notre système d'écriture alphabétique³ d'un langage troué par le symbolique, qui a remplacé un code primitif inné, adéquat et sans équivoque. Dans cette méthode de représentation du réel, les lettres en figurent des particules « tombées » dans ce trou, déchets de l'opération qui priva le sujet de la jouissance.

Selon nous, il s'agit, avec l'écriture, de retrouver dans le texte ces *petits bouts de réel*⁴, vestiges de la perte infligée au réel par le symbolique, afin d'inscrire celle-ci *une fois pour toute*, - comme si c'était *possible* ! – afin qu'elle cesse de ne pas s'écrire.

Faire avec de l'impossible (réel) du possible (symbolique), n'est-ce pas la visée de la sublimation, le *but* de la pulsion sublimée ?

On voit bien que nous cernons ici une difficulté.

S'agit-il de faire du symbolique avec du réel ? Auquel cas nous dirions volontiers que l'écrivain cherche à inscrire – à subjectiver – ce qui est déjà écrit, sorte de lecture personnelle a posteriori d'un palimpseste devenu inaccessible. Une recherche du sens imposée par la castration symbolique qui phallicise la jouissance.

S'agit-il, au contraire, d'atteindre le réel en utilisant le symbolique ? Et dans ce cas, il s'agirait de la poursuite de la jouissance...Autrement.

Ne s'agit-il pas plutôt de la position schizée de tout artiste, - comme de tout sujet - qui est de structure⁵, car réel et symbolique sont hétérogènes, il n'y a pas

-
3. Système de signes où la lettre a perdu sa figurabilité pour devenir pur symbole.
 4. Qui, tout comme les météorites sont la preuve de l'existence des corps célestes, rappellerons au parlêtre ce qu'il aurait été.
 5. D-R. Dufour, *On achève bien les hommes, De quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Paris, édit. Denoël, 2005, p. 210.

entre eux de frontière, mais un littoral où se côtoient deux milieux de « nature » différente et où s'échouent quelques bribes, quelques lettres. Entre réel et réalité signifiante, il y a un espace-temps, idéalement représenté par la bande de Moëbius. C'est de cette hétérogénéité que joue l'écriture qui parcourt d'une face à l'autre la surface moëbienne, l'écrivain se situant comme coupure entre deux inconciliables. Il sait, lorsqu'il s'adonne à sa passion, ce que tout sujet refoule, mais il utilise cet indécidable pour *tracer* son chemin. Il se refuse à choisir un type de jouissance, ce n'est *pas-tout* l'Une, *pas-tout* l'Autre.

Par la sublimation que constitue l'écriture, la lettre, élément du langage, est élevée à la dignité de l'*a-chose*, de l'impossible adéquation d'un signifiant (perdu), où l'on reconnaît, nous semble-t-il, l'obsession de l'écrivain.

Nous avons réservé pour cette occurrence du désir de l'écrivain notre tentative d'expliquer comment, bien qu'impossible, la jouissance, cependant, toujours, insiste.

Une théorie scientifique, remise au goût du jour par quelques-uns, devrait simplifier notre abord de cette question, voire de la conception lacanienne de la psychanalyse.

La contrainte à l'écriture (comme à la parole) est, selon D-R. Dufour⁶, une nécessité due à la prématuration constitutive de l'humain, à sa néoténie⁷, au fait que la loi n'est pas, chez ce mammifère parlant, inscrite dans son génome. A moins que celle-ci, bien qu'écrite dans l'A.D.N. de l'homme comme dans celui de tout autre vivant, ne soit *lettre morte* pour qui parle.

En effet, radicalement séparé de son *Umwelt* par son immersion dans le langage, le néotène humain n'a plus d'accès direct au réel. La nature, l'instinct ne lui dicte plus sa conduite en réponse aux stimuli extérieurs. Si le langage lui permet de se décaler par rapport à son milieu, de se le re-présenter dans l'après-coup, cela se paye de sa non présence au monde ici et maintenant. Le libérant d'une sujétion automatique au réel, sa prématuration, en l'ouvrant au langage articulé, le fait sujet d'un Autre symbolique, créé par lui-même à partir, et à cause,

6. Ibidem, p. 61.

7. La théorie de la néoténie, ou prématuration, citée par Lacan dans *La Troisième*, - qui en faisait la raison dans le réel du rapport imaginaire de l'homme à son corps - fut développée par Louis Bolck en 1926, in *Das Problem der Menschwerdung* et reprise depuis [1977-1980] par S.J. Gould. Elle postule que l'homme naît prématuré, inadapté, et que seules ses constructions symboliques (langagières) permettent sa survie. De surcroît, cette prématuration se transmet génétiquement, l'humain ayant la faculté de se reproduire sans que son corps ait atteint une maturité « naturelle ».

d'un trou que Lacan, en son algèbre, écrivit : *a*,⁸ stigmatisant ainsi son affinité avec la lettre de notre alphabet et indiquant, par son identité avec l'initiale de l'Autre, que c'est en celui-là qu'il trouve son *en-forme* pour représenter le sujet.⁹

C'est dans cette optique que Lacan fit de *a* le signe de la pure différence – et l'agent du discours de l'analyste – hors imaginaire, (non spécularisable) il est entre le réel (perdu) et le symbolique résultant de la coupure d'avec celui-ci, et contemporain de l'apparition du sujet.

Temps du sujet, *a* est aussi le lieu d'un vide intolérable que vient occulter un objet indicé : *a*. Comme la lettre en trop ou en moins signe l'énonciation d'un sujet dans un lapsus, un rêve, un mot d'esprit, *a* est le bout du fil rouge de l'inconscient. A suivre pour pister le sujet.

Phénomène de bord, il est à la fois un trou conceptuel, un objet imaginarié, une lettre, et, par voie de conséquence, un signifiant *refoulé*.

Puisque « le signifiant présent dans l'inconscient, et susceptible de retour, est précisément refoulé en ceci qu'il n'implique pas de sujet », ¹⁰ il s'agit pour celui-ci de s'approprier ce savoir, une écriture déjà là. Ainsi, le manque structural du parlêtre que la castration symbolique écrit, en le sexualisant, au moment de l'Œdipe, le sujet se doit de l'inscrire, ailleurs et pour l'avenir. Notre hypothèse est que le passage de la pulsion réprimée au signifiant refoulé, en quoi consiste l'écriture (et l'analyse), peut être dit : inscription par un sujet – i.e. réécriture subjectivée – d'un savoir inconscient sans sujet. La pulsion, selon cette hypothèse, ¹¹ remplace ce qui du code instinctuel primitif fait trou, ce qui, du corps humain, reste ouvert sur le réel. Grâce à l'intervention maternelle et au « Nom-du-Père », la version du père avait eu pour résultat d'en éduquer les orifices, de les occulter de divers objets partiels *signifiants*¹². La sublimation (des buts pulsionnels) dans l'écriture, comme dans tout autre discipline artistique, fait en quelque sorte le tour de ce *rond brûlé* par le symbolique dans le réel du corps, elle circonscrit une part de jouissance, sans oublier (refouler) la première nature, « le sujet se satisfait *mit*

-
8. Trou que, dans le meilleur des cas, le père nomme : phallus, le sexualisant ainsi, et que le fantasme tente de combler d'un objet.
 9. Sujet pour qui cet Autre, ce grand Sujet, est une nécessité, si l'on en croit D-R. Dufour, op. cit.
 10. J. Lacan, séminaire *L'Acte psychanalytique*, leçon du 17 janvier 1968, éditions de l'ALL, p. 94.
 11. Freudienne au demeurant.
 12. Mettant ainsi en place, en l'interdisant, un fantasme de jouissance, de retrouvaille, par ailleurs impossible pour le sujet, qui s'en trouverait annihilé *de facto*.

dem trieb », avec la pulsion. Avec le vide que celle-ci découpe sur le corps.

La loi du parlêtre s'inscrit hors corps, en dehors du biologique, telle est la loi du désir.

En effet, puisque sa prématuration rend inadéquat l'instinct programmé¹³, il faut au néotène acquérir un langage symbolique¹⁴. Parole et écriture participent de l'éducation et constitue « l'ontogenèse du néotène »¹⁵. La castration symbolique achève de couper celui-ci de son origine biologique et le dote d'une seconde nature : langagière, qui tend à lui faire oublier la première, faite d'un corps à corps avec le réel, avec l'espace et le temps.

Si, pour le parlêtre, comme pour tout vivant, le réel est premier, il n'en reste pour lui que des vestiges, quelques signes de la perte de ce qui est fantasmé comme jouissance, comme *La* jouissance, i.e. comme adéquation parfaite du corps à son milieu. La loi de l'instinct qui rendait possible cette adéquation – et qui ne cessait pas de s'écrire¹⁶ – étant illisible du fait de la néoténie, il faut qu'une autre loi s'inscrive quelque part, ailleurs que dans le réel de ses chromosomes, dans un autre lieu qui sera également susceptible de traverser les générations, ce qu'on appelle : transmission. Autrement dit, le *manque-à-être* réel, inscrit dans le corps du sujet par la pulsion, s'inscrit dans l'Autre symbolique par la coupure du Nom-du-Père et la perte de l'objet *a* – qui en devient *réel* –, comme l'illustre la chute d'une lettre dans la chaîne signifiante.

Ceci pour nous rappeler que, pour le néotène humain, il n'est de loi que symbolique¹⁷.

Dans notre société dite *post-moderne*, en même temps que la loi naturelle, n'est-ce pas la catégorie même du réel qui tend à disparaître ? Et avec elle tout espoir d'une « vraie » jouissance, tout désir ? Car, si la loi symbolique *est* le désir, si celle-ci est de fer, le désir *hait* la loi. Alors, faut-il voir dans le père qui la met en place un sauveur ou un gêneur ? Va-t-on l'aduler ou le maudire ? N'y a-t-il que la névrose avec son lot de culpabilité et d'angoisse pour nous sauver de la psychose *ante-langagière*¹⁸ ?

13. Vient du grec *pro* « avant » et *gramma* « ce qui est écrit ».

14. Dont l'étymologie, selon Alain Rey, comporte « tableau des principaux articles de la foi » et « part à payer », ce qui ne nous étonnera guère.

15. D-R. Dufour, op. cit.

16. Ce que Lacan qualifie du *nécessaire*.

17. Ceci est à nuancer, en rapport avec la transcendance.

18. Cf. D-R. Dufour, op. cit., p. 59.

Si, avec le patriarcat, le *Tout-phallique*, qui pousse à la recherche permanente du sens, de la signification, permit un développement exponentiel de la pensée binaire et de la science, ce fut au prix d'un assujettissement à l'Un qui incarna le symbolique, jusqu'à ce qu'il ne devienne obsolète, du fait de la maîtrise qu'exerce cette pensée sur le réel. On est passé de la théologie à la technologie.

Faut-il au néotène en remettre sur le déni de nature¹⁹ pour parfaire sa néoténie – i.e. la suradaptation à son inachèvement – avec comme conséquence l'inflation du symbolique qui conduit, logiquement, à une levée du refoulement qui vide l'Autre de sa transcendance²⁰ ?

On sait que se prendre pour le Roi (de la création), pour Dieu, pour l'Autre, mène à la mélancolie, et le deuil du désir à ce mal du siècle qu'il est convenu d'appeler : dépression.

Peut-être conviendrait-il alors, non de ménager la chèvre et le chou, ni de prêcher la vertu du juste milieu, mais de rester sur le tranchant qui, au péril de sa vie, au risque de sa folie, fait l'homme, sujet du désir.

Ne pas céder sur le réel, sur la lettre²¹ impossible, tel est le défi de l'écrivain, de l'artiste.

Ne pas céder sur le désir, sur la pure différence, tel est le pari de l'analyste.

Tous deux se rejoignent sur le littoral où se ressasse le mystère du monde humain.

19. Par exemple, déni du réel de la différence sexuelle et générationnelle, ou de la mort.

20. Très rapidement : si je sais que l'éthique du sujet, la loi dictée par l'Autre symbolique, est due à sa propre élaboration pour cause de néoténie, elle ne comporte dès lors comme seule « transcendance » que la pure et simple *physiologie du langage*. Immanente, débarrassée de toute finalité d'emprise de la réalité sociale sur le sujet, elle n'a pour *but* que la survie de l'espèce. En ce sens, elle est *réelle*... Mais gardons-nous de conclure *trop* rapidement.

21. Ou la note, la couleur, la forme...

Couper-coller

Qu'est-ce à dire ? Manière de faire en chirurgie ? Méthode appliquée en haute couture ? Jeu à l'école maternelle ? Pas de danse ? Mot de passe ? Mot d'ordre ? Devise ? Tic nerveux ?

N. M.

Tricot de vécu



Tricot de vécu : La tante Armande était couturière. A sa mort, j'ai reçu en héritage quelques draps usés : déchirés en bandelettes et parsemés de mots : vie, liens, oubli, ils sont devenus, au point mousse, la maille d'un « tricot de vécu » : premier tricot de ma vie... et sans doute le dernier.

M-Fr. D.

